Henri Béraud

Les lurons de Sabolas



Littérature régionale/Stock

Dans la même collection

Nature

Jacques Delamain : Pourquoi les oiseaux chantent ?

Littérature régionale

Émile Guillaumin : Paysans par eux-mêmes.
Joseph Cressot : Le Jean du bois.
Jean Markale : Contes populaires de toute la France (tome I).
Henri Béraud : Les lurons de Sabolas.
Luc Bérimont : Le bois Castiau.
Jacques Chardonne : Le bonheur de Barbezieux.

LES LURONS DE SABOLAS

575
fév. 82

16°Z
22345
(5)

83

Henri Béraud

Les lurons de Sabolas

Stock/Nature

DL-30-09-1980-26982



Photo couverture :
Insurrection des Canuts lyonnais,
bataille de la place des Bernardins
Document : Roger Viollet

Tous droits réservés pour tous pays
© 1932, Plon
© 1980, Éditions Stock

A

MADAME

ADRY DE CARBUCCIA

QUI FUT POUR CE LIVRE

TOUT UN PUBLIC ET LE PLUS INDULGENT

IL EST DÉDIÉ

EN SOUVENIR DE

LA ROSE DE SABOLAS

ET DE LA

PETITE CHATELAINE

Première partie

Il me faut à présent raconter l'affaire des lurons de Sabolas. C'est une vieille histoire. Ceux qui l'ont vécue ne sont plus là pour en parler. Mais, chez nous, les choses survivent aux gens, et la pierre tombée des ruines demeure longtemps dans l'herbe, au pied du mur qui l'a portée.

Ainsi, au bout de notre village, le passant rencontre encore un témoin qui, s'il avait la parole, pourrait en dire long. C'est une maison, une espèce de fabrique. Elle surplombe les marais du Saute-Chèvre, à l'endroit le plus sauvage du pays et le plus malsain. Les vieux vous diront qu'ils l'ont toujours vue comme vous la voyez, noire et croulante, mangée par les ronces et tendant au ciel ses pignons comme deux bras, avec un geste de menace ou de désespoir.

Quand il m'arrive de passer par là, je m'arrête un moment, j'écoute. Tout semble mort. Au creux du marécage, dans une trouée pâle entre les joncs, les peupliers trempent d'immobiles et profonds reflets. Parfois, le bruit de mes pas fait lever quelque corneille freuse ou quelque choucas pelé, dont le vol effleure le miroir dormant des eaux. Alors il me semble que le passé se réveille.

Qui sait? Ce vieil oiseau, qui tourne et graille en secouant ses manches de curé, a peut-être vu ce qui, jadis, s'accomplit en ce lieu. Tandis que, pour m'épier, il va se percher d'un arbre sur l'autre, je me dis que

ces gros yeux troubles et fixes ont dû, comme ils me regardent, regarder les acteurs d'un drame oublié, qui depuis bien longtemps dorment là, entre leurs anciens et leurs enfants, au pied de notre église.

Combien de fois l'ombre du clocher de Sabolas a-t-elle marqué sur eux la fin du jour? Si tu pouvais parler, corbeau, tu me dirais que le compte est bien facile :

— Un siècle.

Un siècle, oui, à bien peu de chose près, un siècle dans un an, à la Saint-Léon, que cette histoire a commencé.

Chapitre premier

Au matin du 11 mai 1833, il advint à Sabolas une affaire qui troubla nos gens. Vers dix heures, on vit, par le frayé du Closel, arriver deux hommes noirs sur des bidets de poste. Ils venaient au trot contre la pluie, et leurs reflets dansaient au passage, dans les flaques d'eau pâle et trouble. L'un était un rougeaud à besicles, l'autre un gringalet triste et besogneux.

Ils ne rencontrèrent personne. Dans cette saison, les gens se tenaient sur leurs terres, à profiter du temps gras. Quant aux anciens, qui veillaient aux logis, ils se donnaient bien garde de paraître. Nul, en effet, ne se souciait de rencontrer ces hommes noirs, qui étaient le porteur de contraintes et le greffier du canton.

Au milieu de la place, ils mirent pied à terre, puis ils allèrent attacher leurs bêtes aux anneaux de la forge Hugon. Comme ils finissaient de nouer les rênes, ils entendirent une voix forte et cordiale :

— Attendez un peu, je vais vous donner un coup de main !

En même temps, le forgeron, qu'on appelait maître Anselme, parut dans l'encadrement de la porte. Son aide était derrière lui, tenant les tricoises et regardant par-dessus son épaule. L'huissier s'avançait, l'air miel-

leux, en touchant son chapeau. Il se disposait à tourner quelque gracieuseté, comme il est ordinaire aux gens de la ville quand ils veulent amadouer les rustres.

— Bonjour, mon brave, et merci...

— Ce mur est à moi, interrompit maître Anselme, ainsi que ces anneaux. Monsieur le pousse-cul, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'attacher plus loin vos carcans.

Et voilà que, sans un mot de plus, le vieil Hugon jette son outil dans un coin. Le voilà qui croise ses gros bras nus sur son tablier de cuir, et qui, sans bouger d'une semelle, plante dans l'œil du tire-sou un regard qui, tout en ayant l'air de dire *viens-y donc*, lui ôte l'envie de s'y frotter :

— Sacré jean-foutre, crie-t-il, combien faut-il te le dire de fois?...

Les hommes noirs ne se font pas prier davantage. Tirant en hâte leurs bêtes derrière eux, ils traversent la place, cherchent un arbre, un piquet, hésitent à se remettre en selle, et finalement se décident à entrer dans la cour de l'auberge.

Un peu plus tard, ils reparurent ensemble, cherchant leur chemin dans le silence du village. C'est ainsi qu'ils parvinrent au calvaire du Puits-Richard, dans le bas de l'aride mamelon, où le Casimir Chambard a fait sa demeure. De ce Casimir, il convient de dire un mot en passant.

~

On l'appelait Chambard le Fou. C'était le rieur du village. Ancien soldat, il avait, comme bien d'autres, fait campagne avec la Grande Armée. Dix fois le jour, on le rencontrait, traînant ses galoches, l'œil aux aguets et

quasiment toujours les mains vides. Avec cela, fossoyeur, rémouleur, un peu maçon, grand diseur de proverbes, fini soiffard et braconnier accompli. Casimir savait tout faire et il était capable de tout, même de travailler, quand il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Il gîtait au bout du pays, sur un mamelon sans arbres qu'on appelait autrefois le Perron-des-Communiers. Sa maison dominait un pierreux bout de vigne, dont le vigneron se chargeait de boire la récolte avant qu'elle ne sentît la futaille. Casimir vivait là-haut, tout seul, avec les lézards, depuis la mort de sa femme et l'enrôlement de son fils unique. Car le vieux drôle avait fait de son rejeton un sergent, en attendant, disait-on pour rire, qu'il en fît un gendarme.

C'était un Chambard de la branche pauvre. A Sabolas, il y avait alors Chambard et Chambard, fine farine et poussière de grenier. Ceux du château ne ressemblaient pas à ceux du village, et ceux du village méprisaient ceux des cabanes. A dix lieues à la ronde, on appelait Sabolas « la paroisse aux Chambard ».

C'est ainsi qu'au château vivait un baron Chambard, tandis qu'au Pré-des-Saules on trouvait un frère de Casimir, maigre et noueux laboureur, qu'on n'avait pas tort d'appeler Chambard le Gueux — bien qu'au fond des Ravillottes, près de l'ancienne léproserie, il s'en trouvât d'autres, moins reluisants encore, tellement obscurs et misérables qu'on n'avait même pas pris la peine de leur donner des sobriquets.

Ni plus ni moins que les châtelains, tous ces besaciers prétendaient descendre d'un certain Magnaud-Chambard, l'ancêtre, le fondateur du clan. Et c'était ma foi bien possible. A la campagne, en ce temps-là,

les alliances et les croisements faisaient que tout le monde était un peu cousin. Si bien que chacun s'embrouillait dans son parentage. Ce n'est donc pas aujourd'hui qu'on pourra s'y reconnaître. Et, d'ailleurs, quand on n'est pas mêlé directement aux affaires de famille, il vaut mieux ne pas s'en occuper.



Donc, à l'heure où ce récit commence, les deux hommes noirs arrivèrent sous la masure du Casimir. L'ancien soldat était à l'ouvrage. Il se consolait ainsi du départ de son fils, qui, venu en congé, avait le matin même rejoint son régiment. Mêlant aux jeunes pousses sa barbe de chèvre-pied, il liait les sarments de sa vigne aux échalas. Du milieu de la route, on le voyait là-haut, courbé vers la terre, et se profilant sur de gros nuages chargés d'eau.

Ce fut le greffier qui, entrant sur la vigne, l'interpella :

— Hé ! l'ami ! cria-t-il.

Casimir se tourna :

— Salut, dit-il.

— Connaissez-vous la maison du Gaspard Chambard, celui du Pré-des-Saules, qu'on doit vendre ce matin?

Toujours penché sur les souches, Casimir ne broncha pas. Le Chambard que cherchaient ces noirs chicaneaux, c'était son propre frère aîné, celui qu'on nommait Chambard le Gueux, l'homme le plus misérable de la commune, où cependant les pauvres ne manquaient pas.

— Eh bien ! mon brave, vous m'entendez?

— Un moment, dit Casimir.

Pour mieux réfléchir, il se mit droit. Puis, s'appuyant des avant-bras sur le manche de sa bêche et tout en fixant

sur les importuns son petit regard humide et pointu, il pesait sa réponse. De bon cœur il leur eût lancé sa pioche à la figure. Non tant par esprit de famille car, à la campagne, en ce temps-là, on n'avait pas de pitié à revendre. Mais il n'est rien de tel, pour lier les hommes, qu'une haine commune, et ceux de Sabolas s'unissaient contre les gens de loi.

— Attendez, dit Casimir. C'est bien le Gaspard, du Pré-des-Saules, que vous cherchez?

— Lui-même.

— Je le connais...

— Bon, dit l'huissier, montrez-nous donc le chemin.

— Oui-da, Messieurs, on fera mieux... On va vous conduire.

Ce disant, Casimir, fourrant deux doigts sous sa langue, lança son coup de sifflet. Des abois furieux retentirent, et tout aussitôt, du sommet de la vigne, l'on vit trois corniauds épais et camards qui, l'air féroce, dévalèrent la pente en faisant voler les cailloux.

— Ahé ! braillait le vieux farceur, hare donc ! Ici, mes quiens. Vous allez accompagner ces amis !

Puis, montrant à cent pas les messieurs qui, sur leurs gardes, avaient déjà pris leur course vers le village :

— Chou-là, donc, pille, pille !

Les chiens galopaient :

— Pille, pille !

Bientôt, les vieux du village, aux aguets derrière leurs croisées, virent deux êtres noirs et bondissants qui, les bras au corps et talonnés par trois molosses, traversèrent tout le pays, du calvaire à la grille du château, pour aller se réfugier près de leurs chevaux, dans l'écurie de l'auberge.

Une heure durant, les bêtes, gueules rouges et poils dehors, tinrent l'arrêt sous le bouchon de feuillage. Un peu avant midi, le Casimir vint siffler, en traînant ses sabots. Alors seulement les hommes noirs osèrent quitter leur abri.

— Oh ! dit l'un d'eux entre ses dents, cela se paiera.

Ils s'en allèrent, comme ils étaient venus. Quand les hommes rentrèrent des champs, on leur raconta la chose. Ils se tapèrent sur les cuisses. Seulement, le lendemain, à la même heure, l'huissier reparut, sans le greffier. Mais deux gendarmes l'accompagnaient.



Au petit jour, Chambard le Gueux avait quitté sa maison et, suivi des siens, s'en était allé par les bois.

Avant d'en venir là, le pauvre homme avait lutté longtemps. C'était une victime de Fauveau l'usurier. Rongé de dettes, harcelé par la chicane, saisi, pillé, vendu, il avait fait tête, avec une foi brute et plaintive de paysan qui, taillant la terre, face aux fléaux, et voyant côte à côte grandir ses sillons et ses misères, finit par confondre malheur et labeur, pour attribuer à tout ce qu'il endure le même pouvoir de rachat. Il croyait en Dieu, et dans son ignorance, ne voyait pas venir une ruine qu'il ne méritait point. Car il n'avait qu'une dette, une seule, qui avait grossi sur lui, comme la gale au dos des moutons.

Quand le tour de coquin lui fut joué pour la première fois, on eut beaucoup de mal à lui faire entendre qu'un méchant fumeron de chandelle, allumé sur sa table par un notaire gros comme un écureuil, avait pu mettre en

cendres un titre de propriété vieux de deux siècles, et qu'ainsi son beau pré des Ravillettes allait arrondir le domaine de Fauveau le prêteur...

Cela commença par ce pré. Ensuite, Fauveau lui arracha l'une après l'autre toutes ses parcelles, sans à-coups, d'une tirée sourde et lente, comme l'eau descelle les pierres. D'abord son bois du Closel, puis ses deux champs du Ségalas, puis trois perches de vigne qu'il avait au Perron-des-Communiers, et enfin ses douze arpents du Pré-des-Saules...

Il perdait là de pauvres biens. Fors la vigne et la futaie, ce n'étaient que champs à blé noir, argileux et mal épierrés. Mais cette maigre terre, tant de fois foulée par les sabots de ses devanciers, il l'avait à son tour éventrée, retournée, ouverte au grain. Saison après saison, il l'avait fumée de ses sueurs. Que de fois, au grand soleil des fauchées, son chapeau couvrant son visage, il s'était étendu sur elle à la renverse pour dormir entre les sillons mieux que dans son lit ! Que de fois, hâve et sombre, courbé sur sa houe, il avait à nuit noire parcouru ses lopins, arrachant encore la malherbe et le chiendent !

Cette terre, cette terre-là, sa terre, on voulait la lui prendre? On la lui avait prise. Ah ! vingt dieux ! il s'y était cramponné dur. Mais, toujours, l'avocasserie a raison du pauvre monde. Un beau jour, Gaspard vit brûler la chandelle pour son dernier champ. Dès lors, il ne lui resta que sa maison, toute seule, comme un barcot à la dérive, au milieu des terres vendues.

Ce n'était pourtant qu'une masure à chaume noir, toute branlante et décrépite, avec sa chambre de terre battue et son fenil, où l'on montait par le dehors, sous le cageot à fromages qui pendait du pignon. L'unique

fenêtre était sans carreaux. Un volet plein la fermait au temps de bise, tandis qu'en été c'étaient les folles orties, les églantiers et les tournesols. Au milieu de la cour, parmi les herbes, il y avait un grand puits sans poulie, comme on les faisait chez nous autrefois.

Si morne et lézardée que fût cette demeure, le Gueux tremblait qu'après le reste on ne vînt la lui prendre. A ces vieux murs il se crochait de toutes ses griffes, comme un hibou. C'était la maison des anciens; c'était le cœur vif d'un patrimoine en lambeaux, tout ce qui en restait, après tant d'âpres partages et de morcellements. Sous ce toit, devant son feu, Gaspard voulait mourir à son tour, comme les devanciers, après avoir fait son temps. Cela même lui fut refusé.

L'usurier voulait la maison. Non pas, bien sûr, pour ce qu'elle valait. Mais, enclavée chez lui, elle grevait son bien de cette vieille servitude qu'on appelle chez nous le tour d'échelle. Pour gagner son logis, le paysan ruiné avait encore le droit de fouler une terre qui lui avait appartenu, une terre dans laquelle il y avait sa sueur, la sueur de ses anciens, et cela irritait son voleur.

Tapi sur ses grimoires, l'usurier guettait. Aux jugements succédaient les mises en demeure et les saisies. Gaspard, enfermé chez lui comme dans un piège à rats, se débattait. Pour payer les intérêts d'un capital deux fois remboursé, il se tuait à la tâche. Étant un peu cordier, il passait les nuits sous le cheleu, à battre le chanvre, ou bien il se levait devant l'aube, pour aller bûcheronner aux garennes, tandis que sa femme s'arrachait les yeux à moucheter du tricot de dentelles. Les enfants allèrent aux fermes, comme rogas et petits pastours, et même le Joset, qui avait tout juste cinq ans, gagnait les gaudes de sa

soupe, en faisant le piotier, c'est-à-dire le gardeur de dindes.

A quoi bon lutter? Derrière l'usurier, il y avait l'huissier, derrière l'huissier, le juge et, derrière le juge, un tas d'hommes noirs à lunettes, qu'on ne désarmait point.

Peines perdues. Aux intérêts s'ajoutaient les frais, aux frais les dommages, aux dommages les dépens...

Le Fauveau voulait la maison. Il l'aurait bientôt. Gaspard était dans les rets du grigou. Rien ne pouvait l'en tirer. De mémoire d'homme, jamais ce maudit volereau n'avait lâché sa proie.



Il en avait détroussé bien d'autres. Le Fauveau était l'homme le plus doux du canton. Il parlait à voix lente et basse, la tête penchée sur l'épaule gauche, les yeux à demi clos. De grosses mitaines cachaient la moitié de ses mains. En vrai chicaneau, il s'arrangeait, autant qu'il était possible, pour faire parler les gens devant témoins. A dix lieues à la ronde, on n'aurait pas trouvé un homme qui le valût pour compter de tête, estimer une parcelle, faire le naïf, extorquer une signature. Il habitait hors du village, sur la route de Saunieu, la plus belle maison du pays, fors le château.

Au fond de son sac, il avait trois tours, toujours les mêmes que, dans le jargon des coquins de son espèce, il appelait : *bienvenue*, *fausse alerte* et *grande surprise*.

Pour commencer, on n'avait pas besoin de taper à sa porte. Au contraire, c'était lui qui courait après les emprunteurs. Dans le mois des semailles, toujours dur au paysan, on le voyait arriver à grands pas. Ses vête-

ments le serraient à bloc, comme une cuirasse. Il portait un bâton et de forts souliers ferrés, en grand marcheur qu'il était. Par tout le village, de maison en maison, il allait, criant à chacun :

— Voulez-vous de *liâs*?

Des sous? Oui, on en voulait. Pourquoi faire? Pour acheter du bien, donc ! Ne se trouvait-il pas toujours quelque parcelle-bordière à vendre, quelque champ, bois ou pré, dont le patrimoine se fût arrondi?...

A certains, la faim de terre ôtait le sommeil. Avant le jour, ils allaient au ras des bornages, mesuraient à grands pas le champ désiré, songeant que si, là-dessus, l'araire traçait ses grandes barres rousses, les deux parcelles n'en feraient qu'une. A tous, la passion du sillon faisait des cœurs plus durs que des socs.

— *Oua, Fauveau, baille-nous de liâs !*

Le grigou entrait. Ses mauvais yeux le faisaient bornoyer comme une grosse mouche. Posant son bâton, il s'asseyait. Après un moment :

— Les *liâs* sont rares, soupirait-il.

Il tirait de son sac les pièces de cent sous, une à une; il les alignait sur le bord de la pétrière. Enfin, tendant au paysan un papier marqué :

— Magno, disait-il, voilà soixante-dix pistoles. Signe voir pour cent, tout payé, le registre, l'hypothèque, plus mon intérêt pour deux ans...

L'autre se faisait tirer l'oreille. Fauveau rempochait ses écus, en les faisant bien sonner. Le paysan regardait sa femme. Tous deux pensaient à la terre. Voilà de nouveau l'argent sur la table, le grimoire signé. On trinquait. Cela, c'était la *bienvenue*.

L'échéance arrivée, Fauveau frappait à la porte. Les

débiteurs avaient l'argent. Toujours. Pour mettre les pièces l'une sur l'autre, on avait, deux années durant, peiné double et mangé moitié...

— Rien ne presse, disait le madré. Je ne viens pas pour çà. Écoute, tu me rembourseras plus tard. Paie seulement l'intérêt... En attendant, tu devrais bien enchérir la luzernière des Chatelans, qu'on va vendre au feu de dimanche...

— Mais le billet?

— Quand tu voudras.

L'homme se laisse tenter. Il est perdu. Un beau matin, le commandement est là, apporté recta, à l'échéance, par l'huissier du canton. Tout affolé, le paysan court chez Fauveau. Il le trouve qui compte des rouleaux d'écus. Pas fâché, au contraire :

— Ce n'est rien, magno, j'ai dû faire courir ton billet... J'arrangerai tout...

Là-dessus, débouchant une bouteille de ce marc que, chez nous, on appelle la blanche :

— A ta santé ! disait-il. Je ne laisserai pas un ami dans l'embarras... Tiens, prends ces quarante écus. Avec les cent pistoles de l'ancien prêt, plus l'intérêt, les frais de l'huissier, l'acte neuf et mon voyage au canton, cela fera en tout, prix de brave homme et d'ami, cent septante pistoles.

Voilà ce que ce frelampier nommait *fausse alerte*. L'homme s'enfonçait. Pour dix-sept cents francs de dettes, il avait reçu quarante-cinq louis. Cependant il se rassurait peu à peu.

Or, au lendemain des labours d'hiver, quand il n'y avait plus d'argent à la maison, on faisait au paysan la *grande surprise*. Tous ensemble, l'usurier, le pousse-

cul, les robins, mettaient les fers au feu. Du coup, les grimoires pleuvaient : citations, assignations, sommations, notifications, significations, exécutions... L'homme, saisi, dépouillé, jeté sur les routes, n'avait plus qu'à ceindre la besace et à tendre la main...

A l'angélus de l'aube, donc, Chambard le Gueux avait quitté sa maison.

Toute la nuit, on l'avait entendu qui geignait sur lui-même, en serf borné, sans bien comprendre ce qui lui arrivait.

— Pauvre Gaspard, gémissait-il. On t'a tout pris, tout volé. Malheureux que je suis ! Mon Dieu, que je suis malheureux !

Sur la vieille maie de chêne, il avait croisé les bras, et soudain, laissant tomber sa tête grise, il fondit en larmes.

— Femme, criait-il d'une voix tout encombrée, femme, je crois bien que je vais me périr... J'ai bien peiné pourtant !... J'aurais voulu... Ma femme, mes petits, pardonnez-moi !...

Tout interdits par cette détresse d'un père qu'ils avaient toujours connu fort, opiniâtre et dur au mal, les enfants n'osaient faire un mouvement. La mère se penchait :

— Mais oui, mon pauvre homme, disait-elle en essuyant le visage et la barbe du gueux. Je n'ai rien à te pardonner... Va, nous ne serons pas plus mal; calme-toi.

Cependant elle ne pouvait se retenir de pleurer avec lui. Voyant cela, les enfants se mirent à pousser des cris.

A ce moment, le roulement du char à bœufs se fit entendre sur le chemin.

— C'est l'heure, dit Casimir en poussant la porte.

— Allons, dit Gaspard.

Ils commencèrent à mettre sur la voiture tout ce qu'ils pouvaient emporter. Ce n'était guère. Un méchant lit de peuplier, deux couettes rongées des mites, les landiers, le chaudron, un fût à piquette, la vieille araire du laboureur, sa houe, sa bêche, son fléau, sa fourche, un demi-sac de blé noir et enfin ce qu'il fallait de litière pour coucher la chèvre. Ainsi l'avait toujours permis la coutume du pays. C'était encore trop, comme on devait l'apprendre.

La mère et le plus petit ayant pris place entre les ridelles, Casimir toucha ses bœufs, et l'on se mit en marche lentement vers les chartagnes du Grand-Devoir. Là, sous les futaies, près de la fontaine Jean-Page, il y avait une cabane abandonnée. L'endroit, noir et sauvage, avait mauvais renom. On le disait jadis hanté par le fantôme d'un moine-guerrier. Aux veillées de Sabolas, les fileuses racontaient cette histoire, et telle est chez nous la force des superstitions que, de nos jours encore, après cent ans passés, on ne trouverait pas beaucoup de gens pour aller à nuit close se promener dans ce bois.

Il pleuvait. C'était cette poussière d'eau qui tombe en cendre liquide du ciel de mai. Le pauvre cortège longea les maisons du Puits-Richard, aux chaumes bas, qui, rabougries sous l'averse, ressemblaient à de grosses marmottes. Dans tout ce gris, la cloche de l'église tintait tristement. Au moindre souffle, les trembles s'ébrouaient et l'ondée, en redoublant, semblait plus aigre et plus froide.

Gaspard, qui marchait à côté de son frère, montrait à